

# Faim de salon

## Penser à Paris

### aujourd'hui

*Pour Cécile*

Il n'est pas difficile d'inventer des explications sophistiquées aux désirs obscurs qui peuvent pousser un jeune Néerlandais vers ce lieu mythique entouré par un boulevard périphérique et qui s'appelle Paris. Mais pourquoi moi, je suis là, je n'en sais rien. Ni même si j'y suis toujours. Disons simplement ici que, tant que la gare du Nord continue à m'accepter et à m'éjecter régulièrement, je ne me pose pas trop de questions.

A moins que, finalement, Paris ne soit un lieu de passage?

Au départ, à ce départ renouvelé pour être plus précis - Paris ayant été le théâtre de ce rite de passage pour jeunes étudiants de la province néerlandaise qu'est l'année *Erasmus* - j'avais déjà tâté des chambres de bonne, des promenades urbaines, des manifs de gauche et autres lieux de mémoire -, au départ donc, cela avait été bien plus clair dans ma tête. Désir de savoir, faim de salon. Ayant reçu une bourse avec un nom qui faisait rêver, le «prix de Paris» (eh oui, «en français dans le texte», ce qui sonnait en batave comme le petit frère du prestigieux prix de Rome réservé aux grands plasticiens du pays), j'avais à prononcer, en septembre 1999, un discours de remerciement dans la résidence de l'ambassadeur de France à La Haye, devant un public d'historiens (on avait notamment fait venir Emmanuel Le Roy Ladurie en invité d'honneur), de diplomates, de sponsors et d'amis. Voici d'abord cette allocution, comme témoignage d'une fascination intellectuelle, comme espèce de préprogramme du *Bildungsroman* qu'est Paris, mais aussi pour son décalage instructif avec ce qui suivit...:

#### «Paris, here we come»

«Monsieur l'Ambassadeur et Madame, Mesdames, Messieurs,

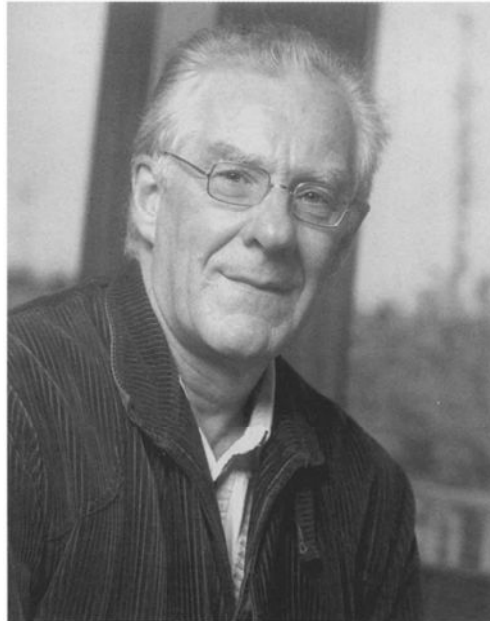
*Fondés par un prince Taciturne, les Hollandais n'ont jamais appris à parler.* Ainsi s'exprimait l'écrivain hollandais Rudy Kousbroek, il y a vingt ans dans *Le Monde*, dans un article intitulé «Une langue de bois», où il tentait d'expliquer «l'ankylose verbale» des Hollandais (1). Kousbroek, qui a vécu longtemps à Paris, allait jusqu'à y affirmer que, grosso modo, un lycéen

français est plus éloquent qu'un avocat néerlandais. Parfois j'ai peur qu'il n'ait raison. Mais je me garderai bien de développer cette thèse du sous-développement verbal hollandais, car dans les circonstances du moment elle risque de se confirmer d'une manière trop facile et involontaire.

Non, dans la phrase citée de Kousbroek, c'est plutôt le lien établi entre la *fondation politique* et le *langage* qui m'intéresse. Je voudrais opposer les Pays-Bas, fondés par un prince d'Orange qui parlait peu, à la France moderne, qui, elle, fut fondée par la décapitation d'un roi dont la tête tombée, depuis 1793, est ensevelie sous des milliers de mots, de paroles, de discussions. La grande originalité de la Révolution française est qu'elle est un spectacle du Verbe, du Verbe se faisant Politique. Sauf au régicide proprement dit, défendu ou contesté dans d'innombrables discours prononcés par de brillants avocats devenus parlementaires, c'est aussi à la Nuit du 4 août qu'on pourrait penser. Cette nuit magique qui refit la France. Trois semaines après la prise de la Bastille, la France tremblait, c'est vrai, mais l'Ancien Régime n'avait toujours pas bougé. Ce n'est que dans la fameuse réunion nocturne de la Constituante du 4 août, que les députés comprirent que, pour mettre un terme aux désordres, il fallait marquer le coup. A tour de rôle, les représentants montaient à la Tribune pour prendre la parole et, la tension grandissant, chacun réclama à haute voix l'abolition de tel ou tel privilège ou droit féodal, s'efforçant à qui mieux mieux de brûler toute ancienne loi. Bientôt l'ivresse s'exaspéra et un délire collectif s'empara des orateurs assemblés. Quand, finalement, les premiers rayons de soleil du 5 août pénétrèrent dans la salle, maint député était en larmes - de pure fierté de leur œuvre, ce *coup* dans la parole. La vieille France consumée en fumée discursive. C'est ainsi que s'ouvre l'histoire de la France moderne, flux de paroles, cascades de propositions. (Une histoire désormais, où il n'y a plus de place pour des princes, ni évidemment pour des taciturnes.)

Dans mon mémoire de maîtrise, j'ai étudié la philosophie politique française de l'après-guerre. Je l'y considère comme un long et distant écho du débat ouvert par la grande Révolution. On pense à Jean-Paul Sartre, qui mit fin à son amitié avec Albert Camus en lui disant: «Vous avez fait votre Thermidor» (2), ou à Michel Foucault, qui, deux décennies plus tard, déclara que dans la philosophie politique il fallait toujours «couper la tête du Roi» (3). Ou encore, on pourrait citer Jean-François Lyotard, qui, il y dix ans encore, affirma: «Nous Français, nous n'arrivons à penser ni la politique, ni la philosophie, ni la littérature, sans nous souvenir que tout cela a eu lieu sous le signe du crime de 1793» (4). Tous ces penseurs politiques contemporains avaient encore des démêlés avec l'héritage de la Révolution. D'une manière ou d'une autre, ils essayaient tous de terminer le processus révolutionnaire déclenché par l'avalanche verbale des députés du 4 août. C'est pourquoi, par analogie avec le «régicide», j'ai interprété comme «politicide» leurs efforts bavards visant à mettre fin à la politique et à la démocratie.

Bien que ces pensées politico-philosophiques eussent des conséquences néfastes, elles étaient hautement admirées dans le monde entier et jugées très subtiles. Depuis 1945, Paris fait figure de centre philosophique mondial, inépuisable source de nouvelles idées. La Hollande, par contre, est malheureusement plus réputée pour les stimulants d'idées que pour les idées elles-mêmes. On dirait que dans le trafic d'idées entre les deux pays, on échange les matières premières d'Amsterdam contre



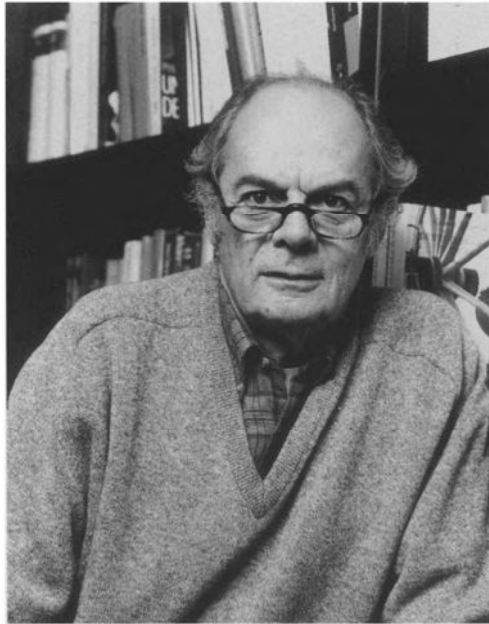
*Alain Badiou (°1937) (Photo L. Monier).*

les produits finis de Paris (les sceptiques diraient: la fumée pour la fumisterie...) - les cafés jouant dans les deux cas un rôle essentiel.

Pour terminer, je voudrais vous expliquer brièvement pourquoi, malgré mon analyse critique d'une large partie de la philosophie politique française de l'après-guerre, l'idée de poursuivre mes études sur ce sujet précisément à Paris m'attire profondément. C'est que depuis les années 1980 une nouvelle pensée politique s'est développée à Paris. Une pensée qui résiste à la tentation dangereuse de soit célébrer soit conjurer les conflits politiques, et qui refuse de clore l'espace démocratique ouvert par la Révolution française. Je parle du mouvement du «retour du politique». A cet antidote au politicicide, attendu depuis si longtemps, on pourrait rattacher les noms du philosophe Claude Lefort et de l'historien François Furet. Leur manière stimulante d'établir un lien entre l'histoire et la philosophie politique est sans pareille; elle offre un très puissant instrument d'analyse pour comprendre notre histoire et notre politique modernes. Pour l'année à venir, je me propose d'étudier les origines philosophiques de cet important mouvement. Je suis très reconnaissant d'avoir été accepté au Centre Raymond Aron de l'École des hautes études en sciences sociales - institutionnalisation symbolique de cet heureux retour du politique.

J'espère réussir à réparer un peu le manque constaté par Kousbroek, et bien que venu d'un pays plutôt batave que bavard, y apprendre à parler - de l'histoire, de la philosophie, et de la politique. (...)

Monsieur l'Ambassadeur et Madame, Mesdames, Messieurs, je vous remercie de votre attention.»



Claude Lefort (°1924) (Photo L. Monier).

### Paris tenus?

Ainsi ce jeune homme de vingt-six ans. Qui ne reculait pas devant les grands mots: Parler, Histoire, Politique, Philosophie. Et qui, dans sa périphérie, avait discerné un certain mouvement d'idées, avec seulement dix ans de retard, c'est-à-dire juste à temps pour épater l'élite de son pays, laquelle savourait la nouvelle du déclin et des dérapages d'un centre que de toute façon elle avait toujours trouvé prétentieux.

Paris est-il... (ou Paris est-elle? - j'ai été rassuré de lire dans *Paris la Grande* de Philippe Meyer, que même ce parisiano-chroniqueur averti ne sait pas quel genre employer pour cette ville; lui, avec l'assurance enviable du *native speaker*, peut tranquillement en conclure que c'est au choix). Paris, donc, est-il encore à la hauteur de son mythe, intellectuellement parlant? Le niveau de lecture dans le métro ne baisse-t-il pas? Les libraires et les cinémas ne se font-ils pas déshabiller par les sapes? Rassurons-nous, dans les cinquième et sixième arrondissements on trouve toujours le public le plus cultivé au monde, en moyenne. Chaque fois par exemple qu'on voit, un beau dimanche d'automne, cette célèbre petite librairie située au boulevard Montparnasse bondée pour cause de présentation d'un livre obscur en *sciences humaines*, on s'émeut et on se félicite: Quel grand peuple! La France existe encore! Après quoi, on traverse le boulevard, côté crêperies ou côté cinémas ou côté fringues, et on le voit rétrécir, ce grand peuple, dans quelques poches du tissu urbain.

Mais en soi cela ne veut encore rien dire. Est-ce qu'on *pense* encore à Paris? C'est ça la question.

Faut voir. Je me glissais donc avec bonheur dans le rôle de passeur d'idées que je m'étais assigné, produisant à usage d'un public néerlandophone quelques traductions et portraits de cette espèce en voie de disparition qu'est *l'intellectuel français*. Parce qu'au fond, c'est bien pour eux que j'étais venu. Pour ces oracles fascinants, ces manieurs de verbe, cette classe de prêtres laïcs, dont j'ai fini par comprendre qu'ils ont le droit de se tromper parce qu'ils sont croyants. Que j'admira malgré moi.

De tous les rassemblements autour du Verbe qui se tenaient à Paris, il n'y en avait qu'un seul qui se rapprochait du séminaire mythique de Lacan, où dans les années 1970 - au moins d'après les témoignages écrits accessibles à l'étranger - le Tout-Paris culturel se réunissait pour écouter le Maître. La messe de Derrida.

Alain Badiou aurait été un personnage à la hauteur, avec ses vêtements blancs et son passé de militant mao allumé, mais - petit-fils de quatre instituteurs de la République - il se contente désormais d'expliquer aux étudiants de la rue d'Ulm le concept de nature chez Hegel et autres morceaux de l'agrégé de philo. Certes, son petit livre sur saint Paul (1997) représente brillamment Paris l'ancienne: un portrait profond et drôle de l'apôtre en militant-rassembleur, un regard philosophique - laïc, admirateur - sur le message évangélique, une interprétation originale du cours du monde: tout ce que l'esprit français produit de mieux. Mais pourquoi cette intelligence et cette sensibilité historique se cachent-elles, du moment que l'auteur se penche sur la démocratie contemporaine, pour céder la place au mépris du gauchard réactionnaire? Mystère tout aussi parisien.

Ce n'est pas Claude Lefort non plus qui attire les foules. Ce penseur du totalitarisme et de la démocratie, héros de mes lectures politico-philosophiques à Groningue, a depuis toujours choisi le chemin de l'interrogation prudente, s'abstenant de proclamer des vérités en politique. La seule fois où je l'entends parler en public, dans le Collège international de philosophie rue Descartes, sa silhouette élancée et ses yeux sévères mais bienveillants m'impressionnent, mais on n'était qu'une trentaine à ne pas avoir raté l'occasion. Décidément, mettre en garde contre la posture de prophète ne fait pas venir les fidèles...

A moins que? L'historien et philosophe Marcel Gauchet, élève du précédent, réussit l'exploit d'emplier une petite salle blême d'étudiants de tous les âges et avides de savoir, tout en affichant une méfiance vis-à-vis de la tentation de l'omniscience. Chez lui, j'ai eu l'impression que oui, *ça pense*, à Paris - raison suffisante d'ailleurs pour une inscription en thèse avec lui. Dans son séminaire à l'École des hautes études, l'auteur du *Désenchantement du monde* (1985) présente une des rares tentatives de sortir du «triangle des Bermudes» de la philosophie française, celui marqué par les angles Kant, Hegel et Nietzsche, ce trou où maint penseur hexagonal est tombé, en s'exprimant sur le monde autour de lui. Certes, de plus en plus nombreux sont ceux qui se sauvent du délire, mais uniquement grâce à la bouée de sauvetage de l'impertinence... Au lieu de quoi, il faudrait - comme le fait Gauchet avec acharnement - continuer à affronter la tâche dangereuse et tenter d'embrasser son époque de façon *critique, synthétique, et intempestive*.

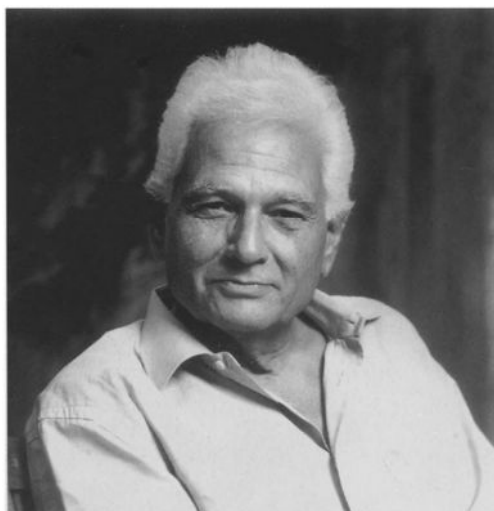
Les mercredis après-midi, au 105, boulevard Raspail, dans le grand amphithéâtre de l'École des hautes études, avait lieu le séminaire de Jacques Derrida. C'est là, chez ce «sémineur» circoncis de



*Marcel Gauchet (°1946) (Photo L. Monier).*

renommée internationale, qu'on voyait cette salle comble à la Lacan: des admirateurs et amis de longue date (Hélène Cixous au premier rang); des journalistes; des psychanalystes; des philo-touristes japonais et américains, qui n'hésitent même pas à prendre des photos, entre la tour Eiffel et la *Joconde*, du maître déconstructeur; des dames d'un certain âge dont certaines semblent au bord de la folie - l'ensemble arrosé par les simples thésards de l'établissement comme moi. Quelques centaines de personnes au total. Entrée de Derrida, l'air plus vieux que sur les photos, charmant, en forme. Dernières agitations nerveuses autour de la petite armée de dictaphones rangés sur scène pour enregistrer la voix du phénomène. Le Derrida à l'affiche est celui des *Spectres de Marx* (1993), échappé de la prison de langage qu'il s'était construite, pour découvrir sur le tard les questions politiques sous l'éclairage éthique de l'amitié et de l'hospitalité. Cette année, il nous parle de la peine de mort et de son abolition, joue sur tous les registres, commente de façon aussi inventive Socrate et Beccaria que les pubs de Benetton ou des sites Internet, il fait l'activiste, émeut la salle, ne recule pas devant les blagues médiocres, rêve secrètement de devenir Victor Hugo l'abolitionniste, bref, devant ce public respectueux, celui qu'on appellera «le dernier Derrida» excelle dans un *one man show* éthico-politique. Spectacle sauvé d'un succès trop facile par l'incapacité de l'acteur à ironiser sur sa propre peine de mort.

Certes, il y avait cette autre grande star de l'intelligentsia française, éteinte depuis, Pierre Bourdieu (1930-2002). Autre décor: Collège de France. Autre public: ici on cherchait, comme la dame assise un jour à côté de moi, «une réponse au néolibéralisme». Depuis les grèves de 1995 où il a «joué son Sartre» en sermonnant les cheminots qui défendaient leur retraite à cinquante ans, Bourdieu attire les foules. Même si son cours, tout au long de l'année, porte sur Édouard Manet -



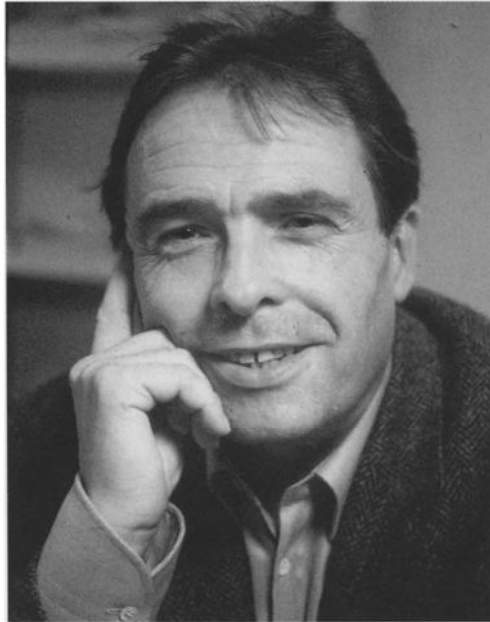
*Jacques Derrida (°1930) (Photo L. Monier).*

difficilement classable comme victime de la dictature du marché. Et peintre dont, de surcroît, la vision de l'histoire se prête peu à une politique révolutionnaire, puisque, à en croire le sociologue, le message nihiliste du célèbre *Balcon* (1859) serait: «C'est comme ça»...

Rien n'y fait, le rôle de l'intellectuel engagé s'imposerait tout seul dans ce pays. Le marché de nostalgie révolutionnaire reste en hausse. Mais pour combien de temps encore? En effet, maintenant que la place de l'intellectuel radical respecté est temporairement vide, depuis la mort de Bourdieu et le k.o. de la Gauche trois mois après, l'opinion publique s'inquiète vaguement; dans cette perplexité, elle ne trouve pour l'instant d'autre explication que de croire que l'intelligentsia française vire massivement à droite... (5). Ils doivent bien être quelque part, nos penseurs de service! Réflexe émouvant. Cependant, il y a quelque chose de plus fondamental qui a changé, dans le statut du verbe. Derrida - la peine de mort comme ultime refuge de la parole politique *littéraire* - l'a mieux saisi que Bourdieu - l'anti-mondialisation comme relance d'un discours marxiste usé. Est-ce que le spectacle verbal du premier échappera au sort de tout feu d'artifice?

### **Comme un Batave du III<sup>e</sup> siècle qui se mettrait au grec**

J'ai quitté les lieux de pensée. La réflexion, au moins pour autant qu'elle se veuille réflexion *politique*, ne peut se produire entre les quatre murs de l'Université (6). En soi rien de neuf: depuis toujours, la parole politique ne trouve depuis toujours sa place que comme discours-action. Si ce n'est que, dans le temps écoulé depuis 1789, c'est l'action politique elle-même qui a changé de forme et de lieu. Elle ne se fait plus ni dans les salons ni sur le mode du salon. Même en France, l'*Encyclopédie* n'est plus une politique. L'imbrication se défait. Tandis que de Gaulle



Pierre Bourdieu (1930-2002) (Photo L. Monier).

n'arrêtait pas Sartre («un Voltaire»), Chirac, quant à lui, peut transformer le philosophe (Ferry) en ministre et - donc - mettre le militant (Bové) en prison...

Est-ce que - même sans grands mots politico-historico-philosophiques - le jeune Hollandais a au moins appris à *parler*? Peut mieux faire. Certes, il cause parfois avec plus d'aisance en français que dans le langage de chez lui. Mais puisque le point de départ était une langue de bois...

Par contre, écrire le français m'est toujours peu familier. J'avais beau, dans la préface de *Politicide*, m'identifier de façon allusive à Émile Cioran - lui aussi arrivé à l'âge de vingt-six ans avec une bourse d'études à Paris, en 1937 dans son cas - , je continue à écrire et de publier en néerlandais (en effet, ces quelques pages-ci sont de ce point de vue un dépucelage linguistique). Je n'ai pas poussé cet exercice d'adaptation, tant apprécié par les Français (parce qu'il leur permet de se croire les gardiens privilégiés de l'universel), jusqu'aux limites qui menaient l'auteur roumain de *De l'Inconvenance d'être né* à la perfection de la francité et au refus de sa propre langue.

Ce n'est pas que je n'aie pas voulu devenir «parisien». Comme tout étranger qui se prend au sérieux, je craignais avant tout le *look* de touriste - une menace devenant imminente chaque fois que je me rendais à la laverie, mes vêtements entassés dans un immense sac à dos. Le secours est venu sur le tard. J'ai appris récemment qu'un éditeur du cinquième arrondissement, dans un premier temps plutôt intéressé par une traduction de *Politicide* en français, y a finalement renoncé. Son argument ultime - concédé à la Foire de Francfort à un tiers - fut: «Ce livre ferait le jeu de la droite.» Certes, un refus, mais quelle consécration: mon texte aurait compté dans les rapports de force «germano-pratins»!



S'il y a fin du salon, que faire du désir de savoir? Il m'arrive de regretter de ne pas avoir appris l'anglais. Ce sont les moments où je me sens comme un Batave du III<sup>e</sup> siècle des marais septentrionaux qui, par amour de la philosophie et de la culture, se mettrait bêtement au grec, tandis que, pour comprendre le monde du droit, de l'argent et du pouvoir, le latin de Rome s'impose...

Depuis plusieurs mois, je me trouve à Bruxelles, au sein de cette institution bureaucratique-politique qu'est la Commission européenne. A ma grande surprise, on y parle toujours autant le français que l'anglais. Non pas le français littéraire des salons, mais celui des prétoires (7). L'intégration européenne est souvent décrite comme la dernière grande réussite de la bureaucratie française. Elle se fait de surcroît dans une ville qui, de «petit Paris» de province, devient un «Paris» délocalisé pour le monde globalisé. Par hasard, j'y suis arrivé quasiment le jour où la «Convention sur l'avenir de l'Europe» a commencé ses travaux. Sous la présidence d'un incontournable président français, on y discute d'une première Constitution *européenne*. Non, ce n'est pas simplement le Jeu de Paume en grand. Mais c'est bel et bien une expérience imprégnée d'une culture et d'une volonté politique françaises. C'est du post-Paris hors de Paris.

Ainsi, parti de la Hollande taciturne du prince d'Orange vers la France hâbleuse d'après 1789, je vois naître devant mes yeux une vraie *fondation politique*, quoique encore dans un autre langage...

Paris vaut bien le passage.

## Luuk van Middelaar

*Philosophe politique, travaillant actuellement pour le Cabinet du Commissaire européen Frits Bolkestein.*

Adresse: Begijnhofstraat 2, B-1000 Brussel.

### Notes:

(1) RUDY KOUSBROEK, «Une langue de bois», in *Le Monde*, 19 novembre 1978.

(2) JEAN-PAUL SARTRE, «Réponse à Albert Camus», in *Les Temps modernes*, VIII, 1952, p. 334.

(3) MICHEL FOUCAULT, *Power / Knowledge: Selected Interviews and Other Writings, 1972-1977*, Pantheon Books, New York, 1980.

(4) JEAN-FRANÇOIS LYOTARD, «Discussion Lyotard-Rorty», in *Critique*, XL, 1985, p. 583.

(5) DANIEL LINDENBERG, *Le rappel à l'ordre. Enquête sur les nouveaux réactionnaires*, Éditions du Seuil, Paris, 2002. Cf. l'attention apportée à ce brûlot par *Le Monde* du 21 novembre 2002.

(6) Sur l'Université, les plus sévères ont même pu écrire: «On a affaire à une institution presque complètement coupée, désormais, de la vie des idées» (MARCEL GAUCHET, «Le niveau monte, le livre baisse», in *Le Débat*, n° 92, novembre-décembre 1996; repris dans idem, *La démocratie contre elle-même*, Paris, 2002, p. 174).

(7) Mais quel bonheur que les vestiges. Ainsi, dans son récent rapport sur les «Actes législatifs délégués», Jean-François Bourlanges, eurodéputé français, a réussi à mettre en exergue l'Encyclopédie chinoise inventée par Borges et commentée dans le célèbre passage d'ouverture des *Mots et les choses* de Michel Foucault... Pour que je m'en aperçoive effectivement, il fallait que le président d'une réunion du «Groupe d'activités parlementaires» de la Commission le souligne: un Grec travaillant pour une Commissaire espagnole dont j'aime penser depuis qu'il a, dans sa jeunesse, fréquenté la Sorbonne...